

Patrick Lowie

Le totem d'Imyriacht

252 Portraits oniriques (2016-2023)





Le totem d'Imyriacht

Patrick Lowie

252 Portraits oniriques (2016-2023)

Depuis 2016, Patrick Lowie a écrit 252 portraits oniriques avec le consentement et la participation des portraturé-e-s : 118 femmes, 131 hommes et 3 autres genres. Ce recueil est le 7^e épisode des Chroniques de Mapuetos.

« Ces portraits n'ont rien de commun avec ceux qui se publient généralement dans la presse ni même en littérature : des personnalités connues ou inconnues relatent à l'écrivain un rêve marquant qu'il introduit dans sa prose par bribes substantielles ou, exceptionnellement qu'il reproduit au mot près. Le texte commencé s'en trouve *métempsychose*, l'âme capturée remise en liberté, telle qu'en elle-même, telle qu'on ne la voit jamais dans le monde ordinaire. Si les portraits ainsi écrits par Patrick Lowie n'étaient que cela — des révélateurs d'âme — ce serait déjà beaucoup. Mais quand il les réunit en volume, il y ajoute une esquisse de lui-même en glaneur de rêves. Mais surtout il nous entraîne dans un voyage toujours recommencé, renouvelé vers Mapuetos, « *cette immense terre de nulle part* », sans jamais la découvrir. Sur ce chemin infini, et plus loin encore, comme la mendicante vagabonde du *Vice-Consul* de Marguerite Duras, il cherche des indications pour se perdre. Des indications pour que jamais ne s'interrompe le rêve de Mapuetos et au-delà de lui, son écriture. »

Michel Zumkir

22€

ISBN: 978-2-87505-463-0



9 782875 054630



roux était immaculé, il avait un air angélique et pur, lui à un air sauvage et brut. Ses cheveux ondulants sont ébouriffés et sa posture légèrement voûtée. Je sais cependant qu'il s'agit de la même personne et je ressens toujours autant d'amour pour lui, voir plus ; mon amour est plus tendre, plus vrai, à ce moment-là moins ravi par l'adoration. Il m'aime lui aussi, je le ressens dans son être qui se tend vers moi, qui n'a qu'une envie, se jeter dans mes bras, mais qui se force visiblement à l'attente. Je m'approche de lui et il me dit presque cérémonieusement, mais sans emphase qu'il a un secret à me dévoiler. Sans plus attendre et tout en sortant des ombres il se change en un magnifique et énorme loup noir. Je dois reculer pour lui laisser place. Il se tient à quatre pattes et sa tête colossale arrive à hauteur de la mienne. Il ressemble à Moro, la déesse des loups dans le dessin animé *Princesse Mononoké*. Il a un pelage très épais et sa gueule exprime quelque chose de doux et d'ancestral. C'est une créature magnifique, puissante, sombre et magique. Je n'ai pas peur, bien au contraire, je suis irrésistiblement attiré. Je lève ma main gauche et la passe dans son pelage chaud et j'enfouis mon visage contre sa joue comme si je l'avais toujours aimé, toujours connu, toujours cherché et enfin trouvé. J'enlace son énorme cou. Je ne désire rien de plus que de rester aux côtés de cet être incroyable, garçon et loup confondus. J'entrevois des forêts, des aventures mystiques... Je me réveille. On ne se réveille pas. Le rêve dans le rêve, cette vieille méthode onirique pour nous embrouiller. Le carrousel s'est arrêté depuis longtemps, épuisés de parler et d'entendre, Marc Kiska s'est endormi, le rêveur aux yeux fermés, moi aussi. Son histoire m'a bouleversé me redonnant vie et jeunesse. Envie de retourner me faire photographier avec les ballons. J'entends des bruits au loin, des pas légers dans la neige, j'ouvre les yeux, c'est un loup qui nous observe, il tourne en rond, il est rapide, seul, le regard triste. Je me réveille, nu devant mon miroir, il est minuit. Je dis : *je t'aime, je t'aime, je t'aime.*



Dolfi Trost, poète surréaliste roumain, fondateur en 1941 du groupe des surréalistes de Bucarest, racontait que certains rêves sont des analyses de rêves précédents. S'il nous est permis de le croire, on peut aisément imaginer une kyrielle de rêves qui analysent successivement les précédents, créant un jeu onirique de miroirs concaves, de rêves qui s'emboîtent, de personnages oniriques qui trébuchent. Dans ce rêve, je marche coincé comme un robot dans une usine désaffectée, je lève les yeux, à travers d'immenses trous dans la toiture j'observe les nuages qui se forment et se reforment. J'avais mis une bonne demi-heure avant d'arriver au cœur de la machine, traçant à travers une friche industrielle pas encore dépolluée ni recyclée, une chanson de Patti Smith, *People Have the Power*, en boucle dans les oreilles. J'essayais tant bien que mal d'identifier les signes du passage des animaux, humains compris, empreintes en tous genres, évaluer l'émotion au cœur du néant. La plasticienne **MoncorgéM** est assise sur des escaliers arc-en-ciel — un peu comme aux grottes de Batu en Malaisie — je m'approche mais je suis incapable de lire sur son visage. J'entends sa voix qui parle à quelqu'un d'autre, quelqu'un que je ne vois pas. MoncorgéM porte un masque et graffe un mur en mauvais état, abimé par l'acide, je lève à nouveau la tête, le ciel tombe en lambeau, il neige subitement. J'entends la voix d'un jeune homme qui me dit : *nous aurions pu nous rencontrer à Mapuetos, cet endroit-ci n'est pas digne de nous, je viens de lire « Just Kids », nous aussi nous avons commencé comme une histoire d'amour et avons fini comme une élégie*. Sans prévenir, MoncorgéM se lève et prend ses jambes à son cou, on entend des cris, je la suis dans la course. Tout est noir d'un coup, comme si j'avais les yeux fermés, elle courait les yeux fermés. Marguerite D. sa Remington sur les genoux nous observe, Gérard D. sur sa Münch Mammüt M. contemple la scène. MoncorgéM semble toujours ne pas me voir, je hurle : *arrêtez-vous, je vous en supplie, je suis Patrick Lowie, j'étudie l'art et les rêves, l'art dans les*

rêves... m'entendez-vous ? Faites-moi un signe ! Clignez des yeux si vous m'entendez. Elle me cligne des yeux. Un échange surréaliste s'opère, peut-être est-ce à propos de *La mer écrite* ou de *La maladie de la mort* ? Elle enlève son masque et me dit : *vous souvenez-vous ? ... de la bouche entrouverte une respiration sort, revient, se retire, revient encore. La machine de chair est prodigieusement exacte. On reprend son souffle, la course presque désespérée, les murs longés, la neige puis la canicule, tout change si vite désormais. À l'intervalle, elle recherche la musicalité de l'œuvre d'art. Tout s'enchaîne plus vite encore, des orages transpercent des silhouettes, Niki D.ST.P. tire sur la violence du monde, les murs vomissent de la couleur pure, Yves K. repeint le sol en bleu, il crie : le ciel partout ! MoncorgéM enlève à nouveau son masque, et me dit : Martin Luther K. say « I have a dream » and John L. say « Imagine ». La course fut interminable. Il me semble que nous avons couru une vingtaine de kilomètres, plusieurs fois le tour du bâtiment qui ruminait depuis quelques minutes, l'usine prenait des airs d'animal blessé, violenté, de monstre humilié. Au ralenti, tout devient oppressant, sur un escalier métallique sont assis, en cascade, Pablo P. et Jean-Paul G. revêtu de leurs marinières, Alberto G. dans son grand manteau élimé, Harvey M. enroulé dans un drapeau arc-en-ciel, Keith H. arbore un tee-shirt bleu IKB floqué d'une de ses œuvres, Jean Michel B. costumé et immaculé de peinture... Une voix, à la tessiture vocale extraordinaire, nous envahit avec force, l'hologramme de Freddie M. se meurt, nous vivons tous dans le même espace-temps... Puis, un silence. Barbara B. *La dame en noire* est là, éclairée violemment par une poursuite, ses mains, son souffle... L'expiration des mots... Cette course effrénée reprend, des escaliers, un labyrinthe, des couloirs, une forte accélération, puis, un sursaut... Je me réveille, l'odeur de peinture dans les sinus, les yeux picotent, brûlent presque. Je me demande si ce rêve analyse mes rêves précédents, j'ouvre les yeux, je vois des palmiers, j'entends la mer, où suis-je ?*



Pour me comprendre, il faudrait savoir qui je suis... fredonne Jimmy Bregy dans un lit d'eau au format démesuré, dans un hôtel de New York, un whisky dix ans d'âge sans glace à la main, le regard porté sur la baie vitrée qui offre une vue imprenable sur Central Park. Je viens d'entrer dans cette chambre, dans le rêve, étrangement, je suis le plus jeune groom de l'hôtel, mon apparence est celle d'un jeune homme de dix-huit ans, je m'en rends compte en passant à chaque fois devant un des deux miroirs. Je ne me reconnais pas et cela m'effraie. Jimmy Bregy, fredonnant cette chanson de Véronique Sanson, me rappelait quelqu'un, l'avais-je déjà vu chez Ardisson, chez Nagui ou Drucker, avais-je vu un selfie de lui avec Charles Aznavour ou Maurane, peut-être, mais quel lien avec cet hôtel new-yorkais ? Monsieur, lui dis-je, je suis ici habillé en groom dans cet hôtel que je ne connais pas, je ne suis jamais venu à New York, et en m'observant dans ce miroir, je me rends compte que j'ai le tiers de mon âge réel. Auriez-vous une explication à ma présence dans ce lieu. Le jeune homme se lève et me dit : Patrick Lowie, vous êtes rouge comme du paprika, que vous arrive-t-il ? Une petite crise d'ado ? Il sort du lit et se dirige vers moi : moi, quand je vous observe dans le miroir vous avez votre âge réel, ce soir vous allez chanter en première partie de mon spectacle, et ne pensez pas que ce soit un rêve ou un cauchemar, n'inventez pas que vous avez oublié vos textes ou que d'un seul coup vous auriez oublié votre voix à Paris. Ce soir, ce sera mon triomphe et vos débuts, vous verrez tout va bien se passer. Retournez dans votre chambre, reposez-vous, je viendrai vous chercher. S'en vient ensuite un jeu des définitions cher aux surréalistes :

Patrick Lowie : — *Qu'est-ce que le jour ?*

Jimmy Bregy : — *Véronique Sanson qui chanterait en duo avec moi.*

Patrick Lowie : — *Qu'est-ce que les yeux ?*